



L'homme- Loup

LES TERREUX

Deuxième partie

Claude HERY

« Loin là-bas, dans les combes des collines, les
oiseaux ne pouvaient pas dormir... »
Jean GIONO

Sommaire

- 1 La Fouine fait presque mouche
- 2 Qui a tué Armand Collin ?
- 3 Du bonheur, malgré tout
- 4 Une organisation criminelle
- 5 La famille déchirée
- 6 La chasse à l'homme-loup
- 7 La quête d'un secret
- 8 Les affres du passé
- 9 Les orphelins de la guerre
- 10 La lettre
- 11 Un nouveau chef ?
- 12 Tout se paie...
- 13 Pris au piège...
- 14 Enfin la Résistance...
- 15 L'évasion
- 16 Une issue inattendue
- 17 Une vieille affaire élucidée
- 18 Les exilés
- 19 Plongée dans l'antre du mystère
- 20 Une présence dans la forêt
- 21 La réclusion à perpétuité
- 22 La battue
- 23 L'enquête de la Gestapo
- 24 L'heure du choix
- 25 Traque dans un cimetière

- 26 La traque tourne au drame
- 27 Pour un sac de billes...
- 28 La capture de l'étrange
- 29 Des nouvelles...
- 30 Enfin...
- 31 Les Terreux du nouveau Monde

1 La fouine fait presque mouche

Momo et le grand Bébert avaient convenu de se retrouver à quinze heures au bistrot de la Gare où les deux malfrats avaient leurs habitudes.

Le bar était plein à craquer, les bonshommes, heureux de prendre un peu de liberté après les interminables repas de famille des fêtes de Noël se regroupaient au comptoir, reprenant leurs sempiternelles discussions et leurs parties de cartes. Nous étions le vingt-huit décembre, il faisait toujours aussi froid et les allemands étaient toujours là mais on s'en préoccupait moins à présent.

Momo s'échauffait tout seul, assis dans son coin un litre vide devant lui, il regardait le Grand Bébert qui n'arrivait pas à finir sa partie de billard. Pour rien au monde il n'aurait osé l'interrompre, l'homme était dangereux surtout avec "un verre de trop". Pourtant il fallait bien qu'ils causent du nouveau coup commandé par le patron. Dézinguer sa bonne femme chez elle, une affaire qui lui paraissait trop risquée, après ce qui s'était passé dans ce village. Les flics n'avaient pas encore fait le lien avec lui, mais la menace se rapprochait. Ils étaient venus chez son père pour l'interroger à propos du meurtre de la vieille, ce serait bientôt son tour il n'en doutait pas, comme il ne doutait pas que le vieux avait dû les remballer correctement.

D'un certain côté le grand Bébert lui faisait penser à son vieux, le Gustave. Un poivrot fini doublé d'une grande gueule, incapable de garder deux sous. Combien de fois étant même ne l'avait-il pas laissé, oublié serait plus exact, dans sa charrette pourrie, par tous les temps, pendant qu'il vidait des litres à dégueuler sur le trottoir ? Tous ces jours, où il crevait de faim parce que son vieux n'avait plus le sou pour acheter à becqueter. Les poubelles qu'on renversait alors, d'un coup de talon, pour trouver un quignon de pain rassis dégueulassé d'ordures, qu'il frottait sur sa manche avant de l'engloutir sans une grimace. Ce mauvais père lui avait appris à chiper des légumes ou des fruits dans les charrettes qu'ils croisaient les jours de marché; une main leste sous la bâche, ni vu ni connu. Puis, plus tard, estimant qu'il était assez aguerri au chapardage il lui apprit à délester ces messieurs de leur portefeuille ou de leur montre, et ces dames de leurs bijoux de corps. Le père n'avait ni honte ni remords, selon lui la seule éducation valable était celle de la rue. "Une putasse qui connaît la vie !" lui criait-il entre deux chopines. Momo se souvenait de ses parties de jambes en l'air avec des trainées, parties pendant lesquelles il lui jetait une vieille bâche sur la gueule pour qu'il ne regarde pas. Oh pour ça il ne voyait pas, mais il entendait les cris de truie et les grognements de cochon. Et puis ces fois où le vieux détalait comme le voleur qu'il était, pour aller se cacher des gendarmes

venus l'interroger. La phrase à débiter il l'avait apprise par coeur : "Mon papa est parti travailler, je ne sais pas où et je ne sais pas quand il reviendra". Une fois les gendarmes, sourds à ses arguments, l'avaient conduit à la brigade où il était resté plusieurs heures. Il avait profité d'un moment d'inattention de celui qui le gardait pour filer et rejoindre le vieux au bord du canal, à l'endroit où ils devaient toujours se retrouver quand ça chauffait et qu'ils étaient obligés de se séparer. A peine adolescent c'est lui qui faisait bouillir la marmite en partant à la maraude, en trafiquant ici ou là, il payait même la moitié des litres de son père. Et puis un jour ce qui devait arriver arriva, le vieux fut pincé pour le vol d'une montre en or, il prit deux ans fermes. Le père à l'ombre, le jeune Momo s'en était plutôt bien sorti, plus de bouteilles à payer, plus de bouche autre que la sienne et celle du cheval à nourrir. Il échappa à l'Assistance Publique et devint un fameux pickpocket, officiant de préférence dans les gares, là où les gens étaient toujours pressés donc plus faciles à détrousser. De villes en villes et de gares en gares, il amassa un petit magot et comme il s'ennuyait ferme le soir sous sa bâche dans la charrette, il se mit à picoler dur, ingurgitant la même vinasse que son père. Quand le vieux sortit de prison, ils reprirent la vie de roulier, mais ce n'était plus la même chose, le vieux était devenu un boulet, il l'emmerdait avec ses idées à la con, il cherchait à se caser. A quatorze ans il se tira et

voyagea quelques temps du côté de Nice où il alléga quelques bourgeoises et bourgeois. Hélas, un jour son père le retrouva et lui apprit qu'il s'était marié avec une femme très bien, qu'il vivait dans sa maison et qu'elle était d'accord pour que lui, son fils, vienne vivre avec eux. Momo un peu déprimé par ses errances se dit qu'après tout cela ne lui ferait pas de mal de se mettre au vert chez les ploucs, sa trogne commençait à être connue, il accepta. Sauf que très vite ce fils de la rue s'ennuya et commença à fréquenter du monde qui ne plaisait pas à Madame. Celle-là était une obsédée du qu'en dira t'on. Il fallait avouer qu'à cette époque ce n'était pas un jeune facile, son univers tournait surtout autour de la picole, des filles et des bagarres, au grand désespoir de sa belle-mère. Il se fit un nom dans le village et les villages alentours dans lesquels il écumait les bals pour la castagne. Au bout d'un an les vieux, à bout, le jetèrent à la rue. Heureusement pour lui, un garagiste de Béziers pas trop regardant sur les dossiers scolaires, accepta de le prendre comme apprenti. C'est à partir de là qu'il se mit vraiment à déconner, son patron lui aussi le jeta au bout de six mois. Il revint alors à ses premiers penchants et se spécialisa dans la détrousse des dames âgées dans les trains, c'est précisément là qu'il fit la connaissance brutale du Grand Bébert et du patron. Un drôle de patron celui-là avec des secrets pas avouables longs comme le bras. Les deux compères comprirent vite à qui ils avaient à

faire, un “troisième couteau” qu’ils firent entrer dans leurs combines. Pour faire court, il avait eu une vie de chiotte et comptait bien trouver le bon coup, un gros, le dernier qui lui permettrait de disparaître de la circulation pour aller se dorer la pilule loin, dans un pays si possible chaud. De toute façon il ne lui restait plus que son vieux et il allait passer l’arme à gauche. Rien ne le retenait plus dans la région et encore moins dans le pays. Il avait encore l’âge de se marier, de fonder une famille et pourquoi pas ? Une chose était sûre, s’il devait avoir des gosses, il ne leur offrirait pas une vie de merde comme celle qu’il avait eue et certainement pas “l’éducation de la putasse”.

Ses pensées grises s’estompèrent comme les fumées d’un feu mourant, il posa son regard sur les gens autour de lui, beaucoup étaient des pauvres types comme lui, mariés à la bouteille...

Une atmosphère lourde pesait dans le petit bistrot noyé de fumée de cigarettes et de pipes, où des odeurs suspectes se mêlaient aux relents de vinasse et de mauvaise bière. On y comptait, parmi les habitués, davantage d’ivrognes et de crapules que dans tous les autres bars de la ville. Les hommes parlaient plutôt à voix basse comme s’il y avait toujours quelque chose d’inavouable dans leurs propos. La plupart des mauvais coups perpétrés dans la ville et les alentours étaient commandités, organisés dans ce bouge. Le patron, un géant roux capable de soulever dans chaque bras un

aviné pour les flanquer dehors, se faisait appeler “ Brutus “. Un seul de ses regards suffisait à mettre fin à un début de querelle. Il avait maintes fois eu à faire à la police pour fermeture tardive, tapage, coups et blessures et toutes les joyeusetés du truand aguerrri. Sa femme Irène tenait la caisse en bout de comptoir, tellement blasée qu’elle n’entendait plus les mots orduriers ou les menaces que s’échangeaient les clients. Quand une bagarre était sur le point d’éclater et qu’elle se trouvait seule au comptoir, elle ne bougeait pas de sa chaise, se contentant de crier “Brutus !“ pour que les choses s’apaisent aussi vite qu’elles avaient commencé. Brutus arrivait de la cave portant sur les épaules deux fûts de bière ou deux caisses de vin, il jetait alors bruyamment sa charge sur le comptoir, s’emparait d’un gros casse tête et lançait un regard circulaire dans la salle. L’instant d’après le patron constatait avec satisfaction que toutes les têtes étaient baissées et que ces messieurs parlaient à voix très basse...

Le samedi soir était réservé aux compétitions de bras de fer. Irène prenait les paris, des challengers venaient de tout le pays pour défier Brutus, souvent avec leur propre équipe de supporters. S’en suivaient des coups de gueule, des gestes d’intimidation, des promesses de grande rossée, des exhibitions de tatouages, jusqu’au moment où la compétition débutait. Brutus qui alliait une force exceptionnelle à une expérience de plus de

dix ans, gagnait presque toutes les joutes et pas mal d'argent au passage. Les rares fois où il tombait sur un adversaire plus coriace, il finissait toujours par se saouler avec lui. Le patron ne se méfiait que d'un seul homme parce qu'il le savait armé et assez dingue pour jouer du flingue au moindre prétexte. Cet homme justement c'était le grand Bébert, celui-là n'en finissait pas d'essayer de mettre la boule blanche dans un foutu trou. Son adversaire qui le connaissait lui aussi se gardait bien de gagner et de le contrarier, d'autant que Grand Bébert donnait de la gîte dès qu'il se déplaçait autour de la grande table. Finalement l'homme nerveux plaça adroitement la boule blanche à dix centimètres du trou et feignit la mauvaise surprise par un soupir de contrariété. Bébert, à moitié couché sur le billard parvint enfin à pousser la boule blanche dans son trou en même temps qu'un cri d'ivrogne pour saluer sa victoire. Gonflé d'importance il reprit sa place en face de Momo ignorant au passage un vieux pochetron endormi à la table d'à côté. Ce quidam n'était autre que Guignard le célèbre inspecteur la fouine.

La fouine avait retrouvé la trace de Maurice Quemeneur relativement facilement, ce dernier étant connu des services pour des faits d'extorsion et de petits cambriolages sans grande envergure.

Le fin limier avait repéré le renflement sous la veste du grand type qui venait de s'asseoir à côté de lui. S'il fermait les yeux, ses oreilles étaient elles bien ouvertes.

- Dis-donc faut croire que t'avais soif, le litre est vide, commandes-en un autre, rigola Bébert en reposant la bouteille avec un geste brusque.

- En parlant de commander, tu penses quoi, toi, du coup que nous a commandé le patron ? demanda prudemment Momo.

- A cinq cent balles la commande je ne pense plus. Sa bergère l'emmerde et a menacé de le balancer, tu vois où je veux en venir ?

- Non pas vraiment, il est où le problème ?

- Mais mon pauvre momo, t'as pas encore compris que si le patron tombe, nous tombons aussi. Il ne tiendrait pas une heure devant des poulagas un peu chahuteurs, une grosse tête mais un cave de première. Alors s'il faut faire taire la bergère, on fera taire la bergère, c'est aussi simple que ça. N'oublie pas que si elle est dangereuse pour le patron elle est aussi dangereuse pour nous.

Momo se rendait compte que l'état dans lequel se trouvait son acolyte le faisait trop parler et trop fort. Il tourna la tête vers le client le plus proche et parut rassuré. Le type dormait en ronflant, la bouteille de blanc vide devant lui expliquait la chose.

- T'as peut-être raison, sa bonne femme pourrait causer... mais le coup est prévu où et quand ?

- Ce sera dans son bled, le patron m'a dit que sa bergère avait la boutanche facile, un accident genre glissade dans la baignoire, pendant que Monsieur est

en réunion à l'académie. Ça c'est un alibi de patron qui pense avec sa tête Ha ! Ha ! Ha !

- Pas mal mais ça suppose d'aller là-bas, tu crois que c'est prudent après le coup de la vieille ? N'oublie pas que je suis connu.

- Connu ou pas mon pote, on va faire le boulot. Les déguisements, c'est pas fait pour les chiens, non ? Et puis on y est bien allé, et plusieurs fois encore, pour trouver ton petit-con de demi frère.

- Ce n'est pas mon frangin ce même, répliqua Momo agacé. Ils avaient pris des risques pour rien, à se peler les miches la nuit dans le cimetière. Antoine était resté introuvable, disparu, envolé. Qu'elle aille au diable cette famille !

- La moitié au moins, rigola Bébert avant de réaliser qu'il avait encore soif.

- Bon tu la commande cette bouteille ! J'ai le gosier sec à force de causer.

Momo se leva de mauvaise grâce et fit signe au patron en lui montrant la bouteille vide. Pour une fois il renâclait, cette histoire d'accident arrangé, il ne la sentait pas vraiment mais ce n'était pas le moment de l'avouer à Bébert, dans l'état où il se trouvait.

La bouteille arriva très vite, Brutus jeta un coup d'oeil discret sur le Grand Bébert et il n'aima pas ce qu'il vit sous la veste entrouverte. Pourvu que ces deux-là dégagent bientôt se dit-il en regagnant son comptoir la serviette sur l'épaule. Il n'aurait pas voulu avoir à

dégager manu militari le grand con. Ses muscles n'auraient pas fait le poids contre des balles.

Bébert avala d'un trait sans déglutir un verre plein et soupira d'aise, il s'essuya la bouche avec sa manche et se pencha vers Momo.

- Ecoute mon gars, ce coup-là on le fera, mais en attendant j'en ai un autre dans ma poche qui devrait te plaire, de la guimauve pour débutant je te dis et c'est pour bientôt.

Momo hochait la tête ne sachant pas s'il devait se réjouir ou non de ce nouveau projet. En général les coups de Bébert étaient plutôt bons et n'attiraient pas trop d'embrouilles. Il attendrait d'en savoir plus, mais à voir les paupières du grand tomber d'elles-mêmes, il comprit que son compère avait son compte pour aujourd'hui.

La Fouine leva une paupière à moitié, ce qu'il venait d'entendre valait le détour, deux coups étaient en préparation. Son cerveau fonctionnait à plein régime faisant une synthèse précise de ce qu'il avait capté. Il s'agissait de supprimer la femme de quelqu'un qui habitait dans un village, village où Momo était connu et où il avait fait un coup sur une vieille. Enfin, le commanditaire était quelqu'un qui travaillait pour ou avec l'académie. La Fouine venait de récolter des quasi aveux non signés, il jubilait intérieurement, quelques vérifications seraient nécessaires pour consolider ces

informations. Dans le village où avait opéré Momo, y avait-il d'autres personnes mâles que feu Armand Collin, ayant un rapport avec l'académie ? Pour quelles raisons la femme de Collin voulait-elle le balancer ? La jalousie sûrement. Pourquoi le grand avait-il parlé d'un demi frère que les deux lascars cherchaient dans le village ? Quand aurait lieu le coup ? La fouine avait déjà son idée sur la façon de procéder pour neutraliser les deux malfrats. Une idée jaillit dans son cerveau, ce devait être le jeune Antoine Marty disparu, le petit-fils de Victorine qu'ils cherchaient dans le village. Il comprenait mieux pourquoi Momo avait répondu qu'il n'était pas son demi-frère, en fait Antoine était son neveu par alliance, le fils de Désirée sa demie-sœur. Mais pourquoi le recherchaient-ils ? La Fouine reliait brillamment tous les fils de l'écheveau, son enquête venait de prendre un tournant décisif, il ne lui manquait qu'une chose et pas des moindres, le mobile. Pourquoi avoir tué Victorine Marty et pourquoi rechercher son petit fils ? Cette réponse il ne pourrait l'obtenir qu'en faisant parler les suspects, il savait d'avance comment y parvenir.

Il attendit encore une heure, surveillant du coin de l'oeil le niveau dans la bouteille des deux lascars. Au-dessus du bar l'horloge indiquait dix sept heures quarante-cinq. Il en déduisit que le coup ne serait pas pour ce soir, l'académie ne faisait pas de réunion en nocturne encore moins avec un couvre-feu fixé à vingt-heures. Et

puis il jugea que Bébert était trop aviné pour tenter un mauvais coup, cela lui laisserait le temps de s'organiser. Il devait "se réveiller" et quitter le bar, sinon son sommeil fût-il celui d'un ivrogne, deviendrait louche. Il ouvrit un œil, grommela, tourna la tête sur le côté et vit que Bébert le fixait méchamment. Il l'ignora et, se tenant à la table, il fit un effort visible pour se lever et se diriger vers le bar en titubant. Au passage il laissa échapper un petit filet de salive qu'il essuya de la manche de son bleu de travail miteux. Il mit volontairement trop de temps pour ouvrir la porte de sortie, la poussant au lieu de la tirer et simula même un faux pas sur le trottoir. Précaution inutile car le grand Bébert l'avait déjà oublié, s'appliquant à vider le reste de la bouteille dans son verre.

XXX

Arrivé au service vers dix huit heures, la Fouine ne prit même pas le temps de se changer, il provoqua rapidement une réunion avec les membres de son groupe. Maurice Quemeneur était "logé"¹ mais pas le grand Bébert. Une équipe fut chargée de l'identifier et de le loger également. Une filature constante des suspects fut mise en place, de même qu'un dispositif

¹La police connaissait son adresse

discret de surveillance aux abords du domicile des Collin.

- Et comment comptes-tu les "serrer"? demanda Mougins à la Fouine.

- Ils vont opérer dans les tout prochains jours pour le premier coup et après dès que Collin leur fera signe. Ils viendront quand sa femme sera seule chez elle et lui en réunion.

- Alors on les serre sur le premier coup ?

- Non, je veux avoir Collin aussi ! On les filoché serré et on n'intervient que s'il y a du grabuge.

- C'est risqué... dit Mougins, il ne croyait pas si bien dire...

- Tu connais toi des interventions qui ne sont pas risquées dans notre job?

- Banco, je te suis....comme toujours ! sourit Mougins. La Fouine lui fit un clin d'oeil en guise de remerciement.

- En attendant, tu te renseignes à l'académie pour savoir quand aura lieu la prochaine réunion avec les directeurs d'école. Surtout ne mentionne pas le nom de Collin pour ne pas attirer l'attention. Dès qu'on a la date, certainement après les vacances scolaires, on attend les types chez Collin, là on avisera. On les embarque et on leur raconte que c'est leur patron qui les a balancés. On a voulu l'interroger par rapport au meurtre de Victorine Marty, il a craqué et a déballé toute l'affaire.

- Tu crois qu'ils vont chiquer ça ? interrogea Mougins.

- J'en suis sûr, si ça ne suffit pas on dira que des témoins les ont vus rôder dans le village. Ils y étaient puisqu'ils cherchaient le jeune Marty, ça fera plus crédible, on pourra toujours rajouter que les relevés d'empreintes de pas dans le jardin de la victime correspondent à celles de Momo. Celui-là est dans le coup c'est certain puisqu'il a les jetons d'être reconnu. Un des deux parlera, il faudra qu'il parle, après ce sera du tout cuit pour faire avouer Collin.

- Ok vu comme ça, on est d'accord ! Maintenant il y a la mère Collin, tu crois qu'elle aura les nerfs pour tenir le coup, tu nous a dit qu'elle picolait, quelle va être sa réaction quand les deux types vont débarquer chez elle ?

- On sera sur place, on avisera. La fouine sans l'avouer, appréciait les questions de son collègue, elles permettaient de ne rien laisser au hasard. C'est pour cela qu'ils formaient une bonne équipe, la meilleure de tout le service.

Hélas pour eux les événements allaient contrarier leur plan et relancer une enquête difficile. Le lendemain matin le téléphone sonna sur le bureau de la Fouine alors qu'il était en train de lire la main courante des dernières vingt-quatre heures. C'était l'opérateur radio qui avait un interlocuteur pour lui en attente sur une fréquence réservée. Il dévala les trois étages jusqu'à la salle radio où l'opérateur lui tendit un micro.

- Oui, Guignard vous écoute !

- Bien le bonjour monsieur l'inspecteur principal, ici le brigadier Paulin de la gendarmerie de Minerve. J'ai une drôle de nouvelle pour vous.

Là, la Fouine sentit grimper son adrénaline ; comme son interlocuteur trainait un peu il lui asséna un " Oui, c'est moi, j'écoute !" qui trahit son impatience.

- Voilà, on vient de retrouver le corps d'Armand Collin l'instituteur. Il a été tué d'un coup de fourche derrière l'étable des Fajolles. On garde les lieux, le substitut est là. Je pense que vous êtes saisis de l'enquête, il nous a demandé de vous prévenir au plus vite.

- Putain de merde ! gueula la fouine, il se leva d'un bond en renversant sa chaise.

- Merci brigadier, on arrive, terminé ! Il remonta en hâte les étages et entra sans frapper dans le bureau de son collègue Mougins.

- Mougins, c'est la merde Collin a été refroidi ! Sonne la charge, tout le monde dans mon bureau dans trois minutes ! Et bien sûr nos gars qui planquaient devant chez lui n'ont rien vu !

XXX

2 Qui a tué Armand Collin ?

Mado statufiée, n'arrivait pas à détourner son regard du mort grimaçant et de "leur fourche" parce que c'était bien leur fourche, plantée dans le ventre du maître d'école, aucun doute là-dessus. Elle avait envoyé Bastien chez le docteur ; avec le curé c'était un des rares à disposer du téléphone. Auguste lui avait dit d'appeler les gendarmes, mais aussi la laiterie pour annuler la tournée, le chauffeur prendrait les deux traites demain.

Après, voyant sa belle fille enfiler son châle pour aller rejoindre Mado, il lui interdit de sortir en usant de paroles dures.

- S'il y en a une qui n'a rien à faire là-bas, c'est bien toi. Tu vas rester avec tes gosses et tu attendras le retour de ton mari. Je me suis bien fait comprendre ?

Léonie, les yeux embués de larmes hocha la tête et remonta l'escalier précipitamment. Le vieux resté seul parlait pour lui-même : "C'est bien fait pour ce porc, une saloperie de porc doublée d'un collabo !" Enfin il criait sa hargne, depuis le temps elle avait besoin de sortir, comme une vomissure. Léonie couchée en travers de son lit pleurait, ne sachant pas très bien si elle pleurait sur l'amant disparu ou à cause des ennuis qui allaient s'abattre sur eux.

Auguste alluma une pipe, son visage n'exprimait rien, la furie était toute à l'intérieur. Quelqu'un avait eu le courage de saigner le porc, celui qui cocufiait son fils et qui avait provoqué la mort de son ami Jules, justice était faite rien à redire à cela. Mais pourquoi ce con était-il venu se faire trucider dans sa ferme ? Tout à coup l'idée que ce justicier soit son fils, le tenailla cruellement. Evidemment le fils s'était vengé, il s'était comporté en homme, lui aurait fait la même chose, mais ailleurs, et pas avec leur fourche. Sauf que voilà, dans pas longtemps les gendarmes seraient chez eux, avec leurs questions, leurs regards de biais, leurs menottes... il imagina Bastien entravé monter dans l'estafette bleue, il entendit les moqueries des camarades d'école des garçons, il vit le regard navré de court chopine qui lui avait fait des révélations. Il vit tout et cela lui parut insupportable. Du coup sa décision devint irrévocable, il serait le meurtrier, le seul, l'unique, celui qui avait voulu venger le fils et l'ami en lavant l'honneur de la famille. Il se leva, ouvrit la fenêtre, une lame de froid le cingla au visage, Mado se tenait immobile devant ce qui devait être le cadavre qu'il ne pouvait voir depuis sa position.

- Mado, rentre maintenant tu vas attraper la... tu vas tomber malade, nom de Dieu ! Viens, l'oiseau-là ne va pas s'envoler ! Elle ne bougeait pas, ses paroles avaient glissé sur elle comme les petits flocons qui voletaient partout. Son esprit était trop plein de la chose

pour qu'elle puisse entendre quoi que ce soit. Le chien avait entendu, lui seul avait entendu, il n'aurait pas aboyé si quelqu'un de la maison avait été dehors. Oui mais ce quelqu'un sur lequel elle mettait un visage familier, aurait pu faire taire le chien. Mon Dieu, elle allait devenir folle, les gendarmes viendraient, ils allaient lui prendre son Bastien, le dernier qui lui restait, les autres ne comptaient presque plus. Elle n'entendit pas la voiture arriver, quelqu'un lui posa délicatement une veste sur les épaules, c'était son fils revenu avec le docteur. Celui-ci examina aussitôt le cadavre et siffla entre ses dents.

- On ne l'a pas loupé celui-là, il a dû déguster ! les quatre dents et jusqu'à la garde, on dirait même que le corps est cloué au sol ! Fichtre un travail d'enragé ! Bon je vais attendre l'arrivée des gendarmes dans ma voiture et vous deux je vous conseille d'aller vous mettre au chaud. L'homme finaud avait compris que ces gens avaient besoin de parler entre eux, hors sa présence, avant l'arrivée de la cavalerie.

En temps normal jamais Mado n'aurait laissé le docteur dehors par ce froid, mais elle n'était plus elle-même, son esprit était figé par une autre sorte de froid.

Bastien prit le bras de sa mère et la tira un peu pour l'obliger à avancer, elle se laissa faire. Dans la cuisine il lui ôta son manteau et frictionna ses mains bleuies puis il la fit asseoir à côté du père qui n'avait pas bronché. Le café était encore chaud, il en servit trois tasses et se

mit à lamper le sien sans prononcer une parole. Il avait beau réfléchir il ne voyait pas ce qu'il aurait pu dire pour rompre le silence pesant. Le feu vif ronflait dans le fourneau, un ronronnement de grosse bête qui attend que les humains prennent la parole.

- C'est toi qui a fait ça ? questionna soudainement Mado sans regarder personne.

Les deux hommes se regardèrent, auquel des deux s'adressait-elle ? Bastien allait répondre quand son père le coupa.

- Ce n'est pas lui, c'est moi, dit-il en fixant le buffet droit devant lui, n'osant pas la regarder, elle connaissait trop bien ses yeux à lui et le message qu'ils portaient.

- Non, ce n'est pas toi, le chien a grondé et aboyé longtemps cette nuit, si ça avait été toi, il n'aurait rien dit, pas un seul son ne serait sorti de sa bouche, et puis tes sabots à l'entrée sont secs, lui répondit Mado en soufflant sur sa tasse. Le vieux soupira, il tenta une dernière menterie, coupant la parole à Bastien qui s'apprêtait à causer.

- D'abord Poko a aboyé pour me défendre, parce que l'autre m'avait attaqué, et qui te dit que j'ai enfilé mes sabots pour sortir ? Il réalisa qu'il ne pourrait pas tromper sa Mado plus longtemps, ses mots n'étaient pas les bons, et puis merde ! Il se tut.

- Arrête ça tu veux, vieux Fajolles ! Ce n'est pas toi, tu le sais très bien et moi aussi, et ne me parle pas de ton chien. Quand Poko a aboyé c'était pour alerter, pas

pour attaquer ou défendre, je sais reconnaître le cri des chiens moi monsieur. Sans compter que je peux jurer que tu n'a pas quitté le lit. A chaque fois que tu te lèves tu te cognes dans l'armoire et tu soupirez tellement que tu me réveilles, mais cette nuit tu n'a pas soupiré.

- Je n'ai pas soupiré parce que je ne dormais pas et que toi tu ronflais ! gronda Auguste, agacé par les réparties de sa femme, trop finaude à son goût. Il insistait en vain.

- Les parents, ça suffit, par pitié ! Le seul coupable c'est moi, vous le savez mais vous ne l'acceptez pas. Je ne regrette pas ce que j'ai fait, ce salaud venait, une fois de plus, rôder par chez nous pour me voler ma Léonie, ça a été la fois de trop. J'ai entendu Poko parce que je ne dors plus depuis plusieurs jours, alors je suis descendu. Le Collin, il était là à se faufiler derrière l'étable et à regarder comme un voleur les volets de la chambre. Je lui ai dit de dégager mais il m'a ri au nez et m'a dit " Tiens voilà le cocu !". J'ai vu rouge ou plutôt je n'ai rien vu du tout, j'ai pris la première chose qui me tombait sous la main sans m'apercevoir que c'était la fourche et je me suis jeté sur lui.

- C'est la version que tu vas servir aux gendarmes, demanda Mado d'une voix blanche. Le témoignage de son fils paraissait être bien plus plausible que celui de son mari, pour autant elle refusa d'y croire.

- Oui maman...

Il ne l'avait pas appelé maman depuis des années et elle avait si peu de nouvelles des autres. La pauvre avait bien tenté de réunir toute la famille pour Noël, en vain, les frères et sœurs de Bastien avaient décliné l'invitation les uns après les autres. Elle n'était même pas certaine qu'ils viendraient à leur enterrement. La mère qu'elle était, faillit fondre en larmes, mais voyant son homme si impassible en apparence, elle se contenta aussi, se contentant de pousser un profond soupir qui fit mal aux deux hommes. Auguste vit les oreilles du chien se dresser, ils devaient être au portail.

- Ils sont là, donne-moi ma veste et ma casquette Mado, et cette fois pas de chaise, je vais les recevoir dehors et debout. Toi mon fils tu restes ici jusqu'à ce que je t'appelle. Poko, silence !

Le temps d'enfiler sa veste, l'estafette des gendarmes s'arrêtait dans la cour de la ferme, Poko émit un petit grondement mais sur un geste de sa maîtresse, il fila se coucher dans son panier. Auguste marcha en s'aidant de sa canne, il avança de quelques mètres et attendit le brigadier. Le docteur sortit de sa voiture pour les rejoindre ; après les saluts d'usage le gendarme s'adressa à Auguste.

- Une sale affaire monsieur Fajolles, je devrais même dire encore une, décidément la brigade aurait dû être installée dans votre village, il y a vraiment de quoi s'occuper ici.

Auguste ne goûta pas l'humour du gendarme, les porteurs d'uniforme ne l'impressionnaient pas plus que ça, il en avait tellement vu gueuler de douleur sur un brancard, faire dans leur froc de trouille, le supplier. Un uniforme, des galons ou des médailles ça ne lui parlait plus depuis longtemps, sauf peut-être quand elles étaient accrochées à un cercueil.

- Peut-être bien que si on avait des gendarmes à demeure chez nous, il y aurait moins d'arsouilles dans le coin. Bon, docteur vous qui avez déjà opéré, on vous suit, proposa Auguste qui ne voulait pas prendre racine.

- Quoi, vous n'avez pas encore vu la victime ? demanda le brigadier incrédule.

- Non il fait trop froid, et de toute façon ce mort-là comme vous dites avec vos mots, ça ne l'aurait pas ressuscité non ? reprit Auguste placide en conduisant ces messieurs vers l'étable, il eut le temps de voir que le rideau de la cuisine venait de retomber. Les trois gendarmes procédèrent aux investigations d'usage. Ils déroulèrent un bandeau plastifié pour délimiter la scène de crime. Le corps d'Armand Collin fut photographié sous tous les angles. Enfin monsieur le substitut arriva, il fit la grimace en voyant le corps cloué au sol par la fourche, prenant le brigadier à part il l'informa qu'il saisissait immédiatement la Sûreté Nationale. Il lui demanda de les aviser sans délai. En attendant leur venue, les gendarmes reçurent la mission de conserver la scène de crime en l'état, de recenser les témoins et

de les maintenir à la disposition des enquêteurs, si possible dans des pièces séparées. On préviendrait Madame Collin un peu plus tard. Le magistrat posa quelques questions préliminaires au docteur et à Auguste. Oui il était bien le propriétaire des lieux, la fourche lui appartenait et il connaissait la victime. Non il n'avait aucune idée sur le mobile et sur les circonstances qui entouraient ce meurtre. Pour un peu Auguste aurait conclu en disant que ce salaud de collabo n'avait eu que ce qu'il méritait, mais il se méfiait de ce substitut un peu jeune à son goût.

Dans l'étable les vaches donnaient du sabot et appelaient sans discontinuer, la traite avait près de trois heures de retard.

- Monsieur le procureur, est-ce que nous pouvons traire nos vaches, vous entendez les coups de sabot, elles s'impatientent les pauvrettes ? demanda Auguste qui n'entendait pas faire souffrir ses bêtes.

Le jeune substitut fut médusé, d'abord personne ne l'appelait monsieur le procureur, c'était appeler un simple capitaine, "Mon colonel". Ensuite la question du vieil homme lui parut si saugrenue dans les circonstances présentes, qu'elle le laissa sans voix. Il ne connaissait rien à la campagne encore moins aux bêtes à cornes, à plumes ou à poils.

- Hem, Monsieur le Procureur ! Auguste pensa qu'il réveillait le magistrat.

- Heu, oui, traire vos vaches, mais... je suppose que la nature ne peut pas attendre, alors sûrement que oui si ça n'empiète pas sur la scène de crime.

- Ça n'empiètera pas, les scènes de crime ça me connaît... Les mots sont de fichus farceurs, on parle de scènes, de théâtre d'opération, du grand guignol quoi! Mais avec de vrais morts et des gendarmes qui ne se font pas bastonner... Le substitut ouvrit de gros yeux et réalisa après coup que le vieux devait parler de sa guerre.

- Je vais chercher la main d'oeuvre, dit Auguste en prenant la direction de la maison. A peine éloigné le substitut s'adressant au docteur murmura "drôle de Bonhomme". Le docteur qui connaissait ses "paroissiens" aussi bien que monsieur le curé haussa les épaules, et répondit de façon laconique.

- Comme tous les autres, dans ce village. Sauf que celui-là il a sa guerre dans sa tête et dans son âme. Je crois bien que c'est un grand connaisseur des scènes de crime. Vous finirez par vous en rendre compte.

XXX

Guignard était morose, le meurtre de Collin mettait à mal son plan, lui qui voyait déjà l'arrestation de deux voyous et d'un commanditaire de crime à son palmarès,

se retrouvait à la case départ. Le véhicule de la Sûreté, gyrophare actionné fonçait autant que le permettait la petite route nationale partiellement enneigée et bordée de congères, le village n'était plus loin. Comme à son habitude il ne parlait pas de l'affaire qui allait les occuper ; en parler avant d'avoir vu la scène de crime et entendu les témoins risquait de fausser ou d'orienter les constatations faites sur place. Mougins qui conduisait respectait son silence de même que les deux techniciens de la police scientifique à l'arrière du véhicule, lesquels tenaient chacun une grosse mallette contenant des kits de prélèvement, des réactifs, des fioles et des gants en plastique. Ils arrivèrent un peu vite face à un convoi allemand précédé d'un motard. Celui-ci leur fit signe de se garer sur le bas côté. Les gros camions de transport de troupe roulaient au milieu de la chaussée, les soldats leur firent des petits signes de la main.

- T'as vu ça, ces boches ils ne doutent vraiment de rien, ils sont assis là-dedans en plein vent, bâche relevée, comme au bistrot. Moi je ne tiendrais pas dix minutes avec ce froid, dit Mougins en les suivant du regard.

- De la rigolade comparée à leurs petits camarades qui se les pèlent à moins trente degrés dans les steppes russes en ce moment, rigola un des collègues à l'arrière.

Quand ils arrivèrent chez les Fajolles, le substitut conversait avec deux hommes, la Fouine reconnut l'un d'entre eux, c'était le vieux avec qui il avait parlé au cimetière, celui qui l'avait mis sur la piste de momo. Les présentations furent sommaires, il faisait très froid, là aussi des congères s'étaient formées sur la partie de l'étable exposée au nord. Les hommes échangeant entre eux exhalaient de petits nuages de buée, ils avançaient les mains fourrées dans les poches, les épaules voûtées sous l'action du vent glacial. Une femme âgée, sûrement la maîtresse de maison, se tenait derrière le rideau de la cuisine elle les observait sans faire le moindre mouvement. Mougins la détaillant crut voir une statue de cire d'un autre âge.

Les techniciens de la police scientifique se mirent à l'ouvrage aussitôt, tandis que Guignard et Mougins jetaient un coup d'oeil au corps avant de prendre le brigadier à part pour lui parler. L'interrogatoire de tous les témoins devait se faire sans tarder, ils lui demandèrent des précisions sur le profil des personnes vivant dans la ferme. Le substitut échangea encore quelques informations avec eux, un juge d'instruction allait être désigné, vraisemblablement le même que pour l'affaire Marty. Pour lui les deux affaires étaient certainement liées, à eux de le démontrer. Une affaire l'appelait au Palais, il leur souhaita bon courage, le vieux n'était pas facile, justement Guignard remarqua qu'Auguste lorgnait dans leur direction. Le légiste

arrivait, il croisa le véhicule du substitut et lui fit un signe de la main. Le docteur Masson, petite cinquantaine, une énergie à revendre et surtout le meilleur expert de toute la région salua le monde et se dirigea aussitôt vers le corps. Son confrère avait eu la délicatesse de l'attendre, ils se saluèrent et se mirent au travail. Le corps congelé fut déshabillé non sans mal et la fourche difficilement extirpée des entrailles, mise sous scellé. Les premières constatations de Masson faisaient état d'une mort violente entre minuit et une heure du matin, avec certainement une grande souffrance, le corps ne portait pas d'autres lésions hormis des toutes petites traces de griffures au niveau antérieur du cou. L'autopsie livrerait davantage de détails assura le légiste aux enquêteurs. Ses premières constatations étant faites il donna son feu vert pour que le corps soit déposé à l'institut médico légal de Montpellier.

Le cerveau de la fouine tournait à plein régime, le magistrat avait la conviction que les deux meurtres étaient liés, et bien lui voulait explorer l'hypothèse contraire. Il élimina les évidences les unes après les autres, technique chère au grand Sherlock Holmes, pour ne retenir que trois hypothèses, une rivalité, un chantage, un règlement de comptes, les trois mobiles pouvant bien sûr être liés. Quant à l'assassin il estima peu probable qu'il se trouve dans la famille Fajolles. Qui aurait été assez fou pour trucher quelqu'un chez lui et

laisser ainsi le corps et l'arme du crime sur place ? Sauf à considérer que cela pouvait être un règlement de compte entre eux, mais quelque chose ne collait pas, la Fouine sentait que l'explication était ailleurs. Pour autant il fallait interroger tout ce monde-là. Il répartit le travail, les gendarmes interrogeraient les enfants de façon non formelle, Mougins prendrait les parents et lui entendrait les vieux, l'homme et la femme Fajolles. Un détail qui avait son importance, il leur demanda d'examiner les ongles des témoins, étaient-ils capables de griffer suffisamment une peau pour y laisser des traces ? Un gros travail à faire rapidement sur place, il demanda aux gendarmes, qui visiblement attendaient la suite des événements sans bouger, de réserver trois pièces de la maison pour procéder aux interrogatoires. Auguste qui comptait s'occuper de ses vaches vint le voir, l'air très contrarié.

- Et la traite de nos bêtes c'est un gendarme qui va me la faire ou vous peut-être? questionna le vieux. La Fouine jaugea le bonhomme en trois secondes, un rusé qui ne parlerait guère.

- Le procureur m'a dit qu'on pouvait...

- Bien sûr monsieur Fajolles, ce ne sera pas long, je vais vous entendre le premier et je vous libère tout de suite après, c'est promis.

Cinq minutes plus tard il avait Auguste en face de lui dans la cuisine, Mado attendait son tour dans sa chambre. La Fouine estima que la meilleure façon de

procéder avec le vieux était l'attaque frontale. Sans demander il rinça une tasse à l'évier et se servit un café. La provocation n'avait d'autre but que de brusquer l'adversaire. Les petits yeux du vieux cernés de rides burinées ne perdaient aucun de ses gestes.

- Monsieur Fajolles, savez-vous qui a tué Armand Collin ? Les petits yeux se rétrécirent encore.

- Oui ! La Fouine s'attendait à cette réponse. De deux choses l'une, ou bien il était réellement l'assassin ou il cherchait à protéger quelqu'un, peut-être quelqu'un de sa famille. Ses gros doigts étaient terminés par des ongles courts et malpropres, comme tous ceux qui travaillaient la terre. Des ongles incapables de laisser la moindre trace de griffure sur la peau. A moins qu'il ait eu un complice avec lui pour commettre son crime. Il ignore volontairement la réponse d'Auguste et poursuit son interrogatoire, espérant décontenancer le témoin.

- Connaissez-vous le mobile du crime ?

- Oui ! Ses réponses étaient bien trop rapides et laconiques pour être sincères. Le vieux devait penser que moins il en dirait, moins il courait le risque de se contredire et de tomber dans les filets du flic roué qu'il avait devant lui. Le tic tac de la pendule semblait renvoyer le balancier de l'un à l'autre, "A toi ! A moi !".

- Pensez-vous que le meurtre de madame Marty et celui de monsieur Collin soient le fait d'un seul tueur ?

- Non ! A ce jeu-là, le vieux allait perdre. La Fouine esquissa une sorte de sourire carnassier, il se leva et lui signifia la fin de l'interrogatoire.

- Très bien monsieur Fajolles, je prends acte de votre... coopération. Veuillez signer ici sur ce carnet de déclarations. Il lui tendit son stylo, la main du vieux tremblait. Il chercha ses lunettes mais ne les trouva pas. La Fouine venait volontairement de les dissimuler sous une serviette.

- Je vais rédiger un procès-verbal à partir de vos déclarations, deux oui et un non. Il sera succinct, je ne suis pas sûr que cela va plaire au juge... ma foi, c'est vous qui voyez ! Vous pouvez aller traire vos vaches monsieur.

Sa technique fut la bonne car le vieux Fajolles resta comme abasourdi sur sa chaise, oubliant l'urgence de la traite des bêtes. La fouine lui demanda de bien vouloir changer de place avec sa femme, lui proposant d'aller tout de suite à l'étable. Auguste raide et très intrigué par les méthodes de ce drôle de poulardin mit un peu de temps à réagir. Se sachant observé par le flic, il fit un effort pour rester digne, mais où étaient donc passées ses bon dieu de lunettes ? Déstabilisé, il se leva, sortit dans le couloir et prit sur le porte manteau son écharpe, son bonnet et sa grosse pelisse d'hiver, puis il disparut sans prononcer un mot. La Fouine utilisa une technique différente avec Mado. Il lui demanda de préciser ses noms marital et de jeune fille,

ses prénoms, ses dates et lieux de naissance ainsi que sa profession et sa date de mariage. Les questions fusaient volontairement, la Fouine espérait impressionner la vieille. Elle le coupa dans son élan, tout ça allait trop vite, elle demanda :

- Vous en aurez pour longtemps, parce que mon homme ne pourra pas assurer la traite des bêtes tout seul, il a besoin de moi et... La Fouine ne se laissa pas prendre à son manège, il la regarda droit dans les yeux et lui asséna un véritable électrochoc.

- Madame Fajolles, votre mari connaît le meurtrier et le mobile du meurtre, il vient de me l'avouer. Les yeux de Mado s'agrandirent, elle recula dans sa chaise.

- Non, vous avez mal compris, ce n'est pas possible ! Elle avait crié et gémit mais sans impressionner le policier. Son homme n'avait pas pu faire ça, il n'avait pas pu dénoncer leur fils, elle se tordait les mains, un profond gouffre noir s'ouvrait devant elle. On ne lui prendrait pas son Bastien, elle fit l'erreur de prendre sa défense alors que son nom n'avait pas été cité.

- D'abord qu'est-ce qu'il en sait mon vieux, il a ronflé toute la nuit. Il ne sait rien de ce que je vous dis, ou alors c'est que ce n'est pas quelqu'un de chez nous, parce que mon vieux n'aurait jamais dénoncé un de sa famille, jamais. S'il sait vraiment qui a commis cette horreur, c'est que les nôtres sont innocents. Parfaitement, innocents, je vous dis ! Elle avait fini par crier, en tournant la tête de droite à gauche comme pour faire sortir l'idée

empoisonnée de sa pauvre tête. La Fouine sourit, elle n'avait pas besoin de clamer leur innocence, il avait déjà intégré le fait que ce n'était pas un Fajolles qui avait fait le coup. Tout à coup une petite lueur d'explication surgit dans son cerveau surmené. Il posa pour la forme une dernière question.

- Madeleine Fajolles, pouvez-vous me jurer que la victime, enfin je veux dire Monsieur Collin, n'avait aucun lien avec quelqu'un de votre famille ?

Il venait de faire mouche, les lèvres de Mado se mirent à trembler, elle porta ses doigts à son petit crucifix qu'elle portait autour du cou, prête à mentir pour la première fois de sa vie. Tous ces petits gestes nerveux qu'il intercepta en une fraction de seconde parlaient d'eux-mêmes.

- Mais, mais, monsieur Collin était le maître d'école de mes petits enfants et...

- Et ? demanda la Fouine.

- Rien d'autre monsieur. Madeleine ne savait pas mentir, pauvre petit poulet hypnotisé par les dents de la fouine qui s'approchait de son cou.

- Vous me le jurez madame Fajolles, son jeu frisait la perversité, tant il mettait à mal la pauvre femme. Elle se tint coite un moment, il attendit, elle craqua.

- Monsieur Collin n'était pas correct, il était "spécial" voilà !

- Avec les enfants ? questionna la Fouine qui se rappela le visage terrorisé du petit puni dans la classe de Collin.

- Oh non ! Enfin, par Dieu j'espère que non !

- Alors, avec qui n'était-il pas correct, madame Fajolles ? Mado ne parvenait pas à regarder ce policier en face, elle balbutia les premiers mots de la révélation qu'elle n'aurait pas voulu faire.

- Avec les femmes, toutes les femmes !

La soupape était levée, la pression allait se relâcher, la fouine en fut certain. Il laissa passer quelques secondes lourdes, ces gouttes de silence mirent fin au supplice de Madeleine, elle vida son sac d'un coup comme une femme peut le faire en pareil cas.

- Il n'était pas correct avec sa propre femme et avec ma belle-fille, voilà maintenant vous savez.

- Vous sous-entendez qu'il avait une liaison régulière avec votre belle-fille ? Votre fils était-il au courant ?

- Oui, et il allait lui pardonner.

- Il allait pardonner à qui Madame Fajolles ? A sa femme, pas à son amant. Pensez-vous que la jalousie soit le mobile du crime Madame Fajolles ? La Fouine enfonçait son clou, l'idée que le cocu ait fait le coup lui paraissait plus qu'improbable, il n'aurait pas tué son rival chez lui avec sa propre fourche ou alors il aurait dissimulé le corps ailleurs. En fait il voulait en savoir plus sur la personnalité de Collin, comment ce type pouvait-il être assez cinglé pour venir relancer sa